

Absence ...

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 20 janvier 1934

Ses soleils radieux et ses étoiles scintillantes s'absentèrent du Caire durant les jours de la fête ; son ciel s'obscurcit, bien qu'il eût tout droit de briller, sa terre resta déserte, bien qu'elle eût tout droit de prospérer, et la fête s'y alanguit, bien qu'elle eût tout droit d'être vive et vigoureuse et de remplir les gens d'entrain et de force. Et ces soleils radieux et ces étoiles scintillantes ne sont pas les hommes du Wafd et ses chefs ; car ceux-là sont des gens qui peuvent partir et qui peuvent venir ; nul ciel ne s'obscurcit à leur départ, nul ciel ne s'éclaircit à leur venue ; ce sont des gens que personne ne connaît et qui ne connaissent personne, que personne ne se hâte de saluer à leur départ, et que personne ne s'empresse d'accueillir à leur arrivée. Ce sont des gens comme vous et moi, que les gens ne remarquent pas, et l'on peut croire, selon toute vraisemblance, qu'ils ne se remarquent pas eux-mêmes ; leur déplacement et leur sédentarité se valent. Non — les soleils radieux, les étoiles scintillantes, les astres lumineux et les lampes brillantes, ce sont nos ministres extraordinaires, pour lesquels les villes d'Égypte se disputent et autour desquels les villages de la campagne se querellent ; ils ne touchent aucune ville qui n'en soit distinguée entre toutes les villes, ils ne s'arrêtent dans aucun village qui ne s'élève au-dessus des autres villages ; l'aisance les accompagne où qu'ils soient, et la bonne nouvelle les précède partout où ils se rendent, si bien que leur venue est le meilleur de tous les biens, digne d'exacerber la rivalité et de faire grandir la querelle.

Ils s'absentèrent du Caire durant les jours de la fête, et la fête s'en absenta avec eux ; ils se dispersèrent dans les villes et les villages, et la fête se dispersa avec eux dans les villes et les villages, chacun emportant avec lui une part qu'il distribuait aux gens, et qu'il partageait entre eux. Le président du conseil, le bon homme, eut la plus grande part de la fête ; il en emporta la moitié, ou les deux tiers, en cadeau aux habitants de la Haute-Égypte ; et il n'eut pas plus tôt atteint Assouan qu'elle se transforma tout entière en fête. Assouan fut fidèle et consciente du bienfait, reconnaissante de la grâce reçue et fidèle à ce qui lui était dû ; elle reçut le président du conseil avec le plus bel accueil, et célébra pour lui la plus somptueuse fête ; et il n'eut pas plus tôt atteint son hôtel que les étrangers s'y levèrent pour lui, soulevant leurs chapeaux, criant

jusqu'à ce que leurs clameurs atteignissent la voûte du ciel.

Pendant ce temps, le chef du Wafd se déplaçait entre Samannoud, Mansourah et le Caire ; et personne ne le remarquait, personne ne le célébrait, aucun étranger ne soulevait son chapeau pour lui, et aucune clameur ne remplissait l'air autour de lui ; car le chef du Wafd n'apportait aux gens ni fête ni la moindre part de fête, mais n'était qu'un homme ordinaire, accomplissant des devoirs ordinaires, et les gens le laissaient donc à ses devoirs. Et le ministère sentit le danger de ce voyage que le bon homme avait entrepris jusqu'au fond de la Haute-Égypte, et l'administration s'alarma de l'empressement des gens envers le président du conseil, et de leurs acclamations pour lui ; alors le ministère prit ses précautions, et l'administration se prépara, et protégea les gens de leur engouement pour le président du conseil, et protégea le président du conseil de l'attachement des gens pour lui et de leur empressement à se jeter sur lui.

Assouan et Louxor connurent des jours qu'aucune ville d'Égypte n'avait connus en aucun de ses grands jours ; des soldats furent rassemblés à Assouan par milliers, des tranchées furent creusées à Assouan, longues, larges et profondes, et le président du conseil résolut de faire la prière du vendredi dans une mosquée qu'il avait choisie ; si nombreux furent les gens qui résolurent de prier dans cette mosquée que le ministère fut contraint d'ordonner sa fermeture et de repousser les fidèles, pour prévenir le trouble et écarter catastrophes et incidents.

Et bien que le ministère eût déployé un effort qu'aucun ministère n'avait déployé, et rassemblé des troupes comme jamais on n'en avait rassemblé auparavant ; et bien que les troupes fussent vigoureuses et hardies, maniant bâtons et fouets sans compter ; et bien que les tranchées fussent effrayantes, et bien que la précaution n'eût jamais, en aucun jour ni en aucun lieu, atteint ce qu'elle atteignit à Assouan — les foules parvinrent pourtant à envahir la ville de force, à repousser les troupes, à célébrer le président du conseil en dépit du ministère, à faire triompher le président du conseil sur le ministère, à inscrire contre le ministère un jour que celui-ci retiendrait contre lui-même, et à prouver à tous que le ministère peut triompher du ministère, que le gouvernement peut être défait devant le gouvernement, et que le peuple est plus fort, plus grand, plus puissant et plus vif que ne peut le contenir le ministre de l'intérieur, quelle que soit sa force et sa puissance, pour l'empêcher de montrer l'amour qu'il porte, et de laisser paraître l'estime et la révérence qu'il recèle pour le président du conseil.

Et c'est ainsi que les habitants d'Assouan donnèrent hier au ministère une leçon éloquente d'humilité envers le pouvoir en place ; ils lui apprirent que l'humilité est une vertu à condition de ne pas dépasser sa mesure, car la dépasser en fait un défaut qui ne rapporte à ceux qui le possèdent que déception et déroute ; et ils lui apprirent qu'il lui incombait de ne pas se répandre à l'excès en vanteries sur sa force, ni d'aller trop loin dans le mépris de la force du peuple ; car le ministère sait fort bien que le peuple l'aime et s'en éprend, et il voudrait détourner le peuple de cet amour et de cet engouement, et le contraindre à les modérer, mais les peuples ne se détournent pas de l'amour par la force, et ne sont pas contraints à modérer leur admiration et leur estime contre leur volonté ; et en quoi cela nuit-il au ministère que l'amour des gens pour lui, et leur engouement pour lui, se manifestent ouvertement, et que la preuve éclatante s'établisse que les hommes du Wafd sont des gens qui rêvent ?

Les journaux publièrent les nouvelles de la visite du bon homme à Assouan, et les nouvelles de la visite du chef du Wafd à Mansourah — quelles nouvelles ! Le président du conseil, le peuple se presse autour de lui en dépit du ministère, et le chef du Wafd regarde à droite et à gauche, regarde devant et regarde derrière, et ne trouve personne pour l'accueillir à son arrivée, ni personne pour le saluer à son départ. Et l'étrange est qu'il se trouve, parmi les gens, ceux qui doutent que le bon homme ait dit la vérité et prononcé juste, lorsqu'il déclara aux membres du Parti du Peuple, le jour de la fête, que son ministère, tout comme celui de Sidki Pacha, n'avait jamais été, en aucun jour, plus fort qu'il ne l'est ces jours-ci. Ils en doutent et refusent d'y croire, et le chef du Wafd s'efforce de jeter la déclaration du président du conseil dans le doute et la suspicion.

Et l'affaire du chef du Wafd est étrange ; car il crut que ce qui était arrivé au président du conseil à Assouan lui était arrivé, à lui, à Mansourah ; il crut que les troupes rassemblées l'avaient été à Mansourah pour écarter de lui les gens et l'écarter des gens ; que les tranchées creusées l'avaient été à Mansourah pour lui barrer la route, à lui et à ceux qui cherchaient à le saluer ; que les ponts relevés l'avaient été à Mansourah pour faire du fleuve une barrière entre lui et ceux qui le cherchaient et lui étaient dévoués ; et que ces bâtons et ces fouets qui s'abattaient sur les têtes et les corps, brisant les os et brûlant les peaux, ne s'abattaient que sur les habitants de Mansourah, pour les disperser loin de lui et les empêcher de se rassembler autour de lui.

Le chef du Wafd crut cela, et en parla à trois ou quatre des hommes qu'il rencontra, dans un discours publié le matin et republié le soir ; mais si le chef du Wafd avait réfléchi, pesé la chose et pris garde, il aurait su que rien de tout cela ne lui était arrivé, ni à lui ni à ses compagnons, et que rien n'avait été arrangé pour lui ni pour ses compagnons, mais que tout cela était arrivé au président du conseil et à ses admirateurs, et que tout cela avait été arrangé pour le bon homme et pour ceux qui en étaient épris.

Le chef du Wafd rentra au Caire hier, et ne trouva personne à la gare, et personne ne le remarqua dans les rues ; puis il se rendit chez lui, racontant aux gens que les habitants du Caire s'étaient hâtés de l'accueillir et avaient célébré leur rencontre avec lui ; mais ce que le chef du Wafd avait en réalité vu, c'était ce qui se passera demain, lorsque le président du conseil reviendra au Caire, et que les habitants du Caire se hâteront de l'accueillir, le célébrant d'une célébration qui contraindra la police à manier bâtons et fouets sur les têtes et les corps.

Et je ne sais jusqu'où se serait étendue la célébration du peuple pour le président du conseil, si l'assemblée générale du Parti du Peuple s'était réunie le jour de la fête et l'avait élu président du Parti du Peuple à la place de Sidki Pacha ; alors la terre aurait tremblé de tout son tremblement, et le peuple aurait célébré le bon homme de célébrations sans fin : les unes parce qu'il est un homme bon, et que l'Égypte aime les hommes bons ; les autres parce qu'il est président du conseil, et que l'Égypte tient en haute estime les présidents du conseil ; les autres encore parce qu'il est président du Parti du Peuple, et que l'Égypte se fonde d'amour pour les présidents du Parti du Peuple. Mais le bon homme fut doux envers les Égyptiens et tendre envers l'Égypte ; il ajourna donc la réunion de l'assemblée générale, et ajourna son élection à la présidence du Parti du Peuple, de peur que l'Égypte ne sortît d'elle-même, et ne dépassât, en le célébrant, les bornes de la retenue, de la raison et de la sagesse.

Et les gens se demandent ensuite la raison de cet ajournement ; cette raison étant à présent apparue, l'étonnement devrait cesser. Ils se demandent aussi quelle date le bon homme a fixée pour la réunion de l'assemblée générale et son élection à la présidence du Parti du Peuple à la place de Sidki Pacha ; et certains, en réponse, disent que cela pourrait être avant le retour du haut-commissaire en Égypte, ou après le retour du haut-commissaire en Égypte ; et que le bon homme pourrait juger la présidence du Parti du Peuple trop grande pour lui, par humilité devant

Dieu, ou que le bon homme pourrait se juger lui-même trop grand pour le Parti du Peuple, s'élevant au-dessus de ce qui ne convient pas aux hommes bons, si bien que l'assemblée générale ne se réunit jamais, et que le Parti du Peuple ne s'élit jamais de président. Et quel besoin le Parti du Peuple a-t-il d'un président ? Les partis n'ont besoin de présidents que lorsqu'ils s'attendent à durer longtemps. Quoi qu'il en soit, l'absence du bon homme loin de la ville du Caire s'est prolongée, et le désir du Caire pour son bon homme s'est fait pressant ; que les cieux se hâtent donc dans leur révolution, que le train se hâte dans son retour, et que le Caire accueille demain son bon homme, heureux de lui, lui heureux d'elle, et que prenne fin cette absence qui, pour brève qu'elle soit en réalité, paraît longue.

Et qui sait ? Peut-être le président du conseil arrivera-t-il au Caire avant l'heure, peut-être les gens seront-ils épris de lui et se laisseront-ils emporter par leur amour pour lui ; alors le ministre de l'intérieur craindra pour eux, et pour lui, et l'enlèvera du milieu d'eux, et nous le rendra par un train rapide ; car le ministre de l'intérieur a son enlèvement chaque hiver, et qui, parmi les gens, mérite plus que le président du conseil d'être enlevé ?!